

André Dubreuil

L'audace d'être libre

Sa clientèle accourt du monde entier depuis des années, il travaille pour les boutiques de Chanel, Dior ou Vuitton, pour Bernard Arnault ou Jeff Bezos (le fondateur d'Amazon), ses créations sont des objets de rêve accessibles seulement aux rêveurs les plus fortunés, pourtant André Dubreuil s'épanouit dans son domaine champêtre de Mareuil-sur-Belle, en Périgord vert, entre des murets de pierre sèche et des chênes truffiers. Près de son atelier où se métamorphosent métaux, bois et autres matières de toute sorte, il a investi une humble grange, réceptacle artistique de ses pérégrinations et de ses inspirations raffinées. Rencontre avec un artisan amoureux de la pièce unique, qui sait raconter son métier avec une distance que sa fréquentation des arcanes du luxe n'a pas altérée.

Vous avez quitté votre château pour venir vous installer dans cette grange qui a nettement rétréci votre espace vital. Ce changement de lieu d'habitation marque-t-il aussi un changement dans votre production ?

Non, j'ai avant tout été guidé par le côté pratique. La grange est proche de mon atelier, elle faisait déjà partie du domaine acheté par mes parents en 1961, c'était une dépendance. J'aimais parfois m'y réfugier, avant qu'elle ne soit restaurée. À l'étage, où je vis maintenant, il y avait le foin, et en dessous, les machines agricoles. Le château est à 500 mètres, en suivant un chemin rural. Quand un projet est terminé, j'aime passer à quelque chose de très différent. C'est ce qu'il s'est produit avec le château, j'ai bien profité de ses possibilités, j'en ai redessiné les jardins, mais j'avais besoin de revenir à un lieu de vie plus intime. Par contre, je ne voulais pas qu'il tombe dans n'importe quelles mains, je l'ai vendu il y a trois ans à des amis qui vont respecter le domaine en menant à bien un projet d'agriculture bio.

Le retour au Périgord, en 1992, et à sa champêtre tranquillité, n'a-t-il pas été trop brutal par rapport au bouillonnement londonien ?

Justement, c'était un retour, pas un plongeon en terre inconnue. Un retour aux sources, donc. J'avais vraiment besoin de cette tranquillité. À Londres, trop de monde passait me voir dans mon atelier. J'avais l'envie de me réinscrire dans ce territoire où j'avais été si heureux enfant. Et aussi celle de me rapprocher de mes parents. Toute une série de raisons m'appelaient à revenir. Mais la transition n'a pas été si radicale avec le milieu urbain. J'ai pris le temps d'ouvrir une galerie à Paris, qui est toujours aujourd'hui la vitrine de mon travail, la galerie Mougins, animée comme son nom l'indique par Gladys Mougins, qui s'occupe de mes relations commerciales.

Revenons alors au point de départ : comment un jeune Périgourdin a-t-il pu se retrouver si vite dans le gotha des artisans les plus cotés du marché international ?

J'ai toujours eu beaucoup de chance dans toutes les aventures que j'ai entreprises. Dans nos métiers, il en faut, des concours de circonstance et des rencontres peuvent faire basculer votre vie. Mais c'est vrai que ce n'était pas gagné d'avance, mes parents étaient très inquiets. Ils étaient biologistes, et mes frères ont tous des professions médicales, alors vous pensez, j'étais le vilain petit canard de la famille (*sourire*) ! Je suis parti à Londres en 1969, comme on part à l'aventure, j'avais 18 ans, il fallait que j'échappe à l'univers bourgeois qui m'étouffait. La tolérance des Britanniques m'a fait beaucoup de bien. Je me suis inscrit dans une école de décoration. J'ai menti à mes parents, je leur ai dit que le cursus scolaire courait

sur deux ans, alors qu'il ne durait qu'un an. La première année, je n'ai strictement rien fait. Il faut dire que j'étais extrêmement paresseux (*sourire*) ! Résultat logique, mes parents m'ont coupé les vivres. Il a bien fallu que je me secoue, que je me débrouille à gagner ma croûte. Tout naturellement, j'ai commencé à travailler dans des boîtes de déco.

À quel moment avez-vous pris votre envol individuel ?

Il est certain que j'ai un caractère assez indépendant, je ne supporte pas de travailler pour un patron. J'ai rapidement ouvert un magasin d'antiquités. Puis en 1976, j'ai fait un voyage entre Vicence et Venise, pour admirer les bâtiments construits par Palladio, le célèbre architecte du XVI^e siècle. Un choc irréversible, j'ai été ébloui. Je me suis rendu compte qu'en Italie le moindre détail architectural pouvait être peint, que tout était en trompe-l'œil. Déclat immédiat, en rentrant j'ai acheté des tubes de peinture, et je me suis mis à peindre les murs. Petit à petit, mes trompe-l'œil ont eu du succès, et les commandes ont commencé à affluer, assez pour que je laisse tomber les antiquités.

Vous continuez à peindre ?

Non, j'ai poursuivi cette activité jusqu'en 1985. Une amie anglaise qui ouvrait une chocolaterie m'a demandé de peindre des trompe-l'œil dans sa boutique. Elle avait aussi sollicité un autre copain, le designer Tom Dixon, pour lui fabriquer des meubles. Comme Tom n'arrivait pas à finir dans les temps, je lui ai donné un coup de main, et j'ai pris conscience que cette activité me plaisait, au contraire des trompe-l'œil, qui ne m'intéressaient plus, même si on me payait très bien pour ça, surtout aux États-Unis. J'en avais assez d'être le petit singe savant venu d'Europe. Alors, ni une ni deux, j'ai laissé tomber les pinceaux pour acheter un poste à souder ! Tout de suite, j'en ai bien vécu. Nous avons formé un groupe, Creative Salvage, avec Tom Dixon et Mark Brazier-Jones. Je créais des meubles, entre art et artisanat, toujours des pièces uniques. Mes bougeoirs ont eu rapidement beaucoup de succès. Et il y a des détails qui permettent d'avancer plus vite (*sourire*). Tom Dixon était vraiment beau garçon, toutes les femmes journalistes des revues branchées voulaient lui consacrer un reportage. Conséquence, les projecteurs étaient souvent braqués sur notre groupe. En décembre 1985, j'ai participé à une exposition à Tokyo alors que je savais à peine souder.

Et très vite, vous cherchez à être à nouveau indépendant ?

J'ai toujours été un peu en marge des groupes d'artistes, même avec Creative Salvage. Dès 1986, j'ai pu me mettre à mon compte. Je travaillais dans mon appartement de Londres. En 1987, j'ai enfin acheté un atelier. Je possédais seulement un étau sur pied, une meuleuse, un fer à souder. Ça m'a appris les bases du métier, à tordre les barres, à les transformer. J'ai pu investir dans des machines plus complexes, travailler au gaz. J'ai fondé une société, AD-Decorative Arts. Au début, je travaillais surtout le fer à béton, c'était comme dessiner des lignes, alors j'ai eu envie de les remplir, j'ai incorporé du cuivre, de l'émail. J'ai commencé à graver, à ramasser des pierres. En fait, je fabriquais des meubles parce que je ne trouvais pas ce que j'aimais dans le commerce. En 1988, j'ai fait une première expo à la galerie Gastou, à Paris. Karl Lagerfeld m'a acheté plusieurs pièces, et du coup, plusieurs personnes de son milieu ont voulu l'imiter !

En 1988 encore, vous passez dans une autre dimension de notoriété, avec votre chaise Spine, la célèbre « Spine chair ».

Je me rappelle qu'un ami, le designer Jasper Morrison, m'avait dit que c'était compliqué de faire des choses simples, et très simple de faire des choses compliquées. L'adage m'a plu ! J'ai voulu faire une simple chaise, aux lignes très épurées. J'en ai vendu 50 en six mois, j'ai été rapidement en rupture de stock. Du coup, j'ai décliné la chaise en fauteuil. De retour de Grande-Bretagne, je m'étais fait un nom, tout a continué à s'enchaîner.

Est-ce qu'on peut alors définir un style Dubreuil ?

Paradoxalement, il serait peut-être dans mon regard sur l'artisanat ancien. Je me demandais souvent pourquoi on ne pouvait plus faire de beaux meubles comme avant, des meubles Louis XVI, des meubles Boulle, tous ces vieux meubles qui m'avaient donné le goût des belles proportions, de l'élégance. Il est peut-être là, mon style, dans cette assimilation des leçons des anciens, derrière la fantaisie. Je suis le plus classique des modernes, aujourd'hui on me surnomme même le dinosaure, dans la profession (*sourire*) ! Je suis un des derniers véritables artisans du mobilier, où tout se fait en série maintenant. Quand on crée quelque chose avec la main, on laisse une trace. C'est pour moi une espèce de perfection, qui s'accorde à l'idée que je me fais de l'homme. Mais pour bien travailler, il faut avoir du temps, c'est un privilège que j'ai acquis grâce aux prix auxquels se vendent mes œuvres.

Quel regard portez-vous sur les productions artisanales d'aujourd'hui ?

Forcément, le savoir-faire se perd, le respect de l'objet unique n'est plus le même. Tout peut être jeté à la poubelle. Plus personne n'achète d'antiquités, les magasins ferment les uns après les autres. Les modes ont changé, les modes de vie ont changé. Les gens veulent de l'immédiateté, ils dépensent leur argent différemment. Ils achètent de l'art contemporain comme un placement. Moi, je dois être vieux jeu, je suis resté un amoureux des beaux meubles, des commodes, des armoires, des luminaires, des pendules. J'adore inventer des pendules, ces drôles de machines qui marquent le temps qui passe. C'est raffiné, c'est précis. Après, il y a quand même des choses qui reviennent, dans mes créations. Dans mes représentations mentales, le carré représente le mal, le rond représente le bien, c'est une bataille permanente !

Justement, quelles doivent être selon vous les qualités principales d'un objet, d'un meuble réussi ?

Je crois que le maître mot est « harmonie », et ça, c'est difficile à définir rationnellement. Dans une maison, on peut tout mélanger, les formes, les couleurs, le classique, le contemporain, le kitsch, pourvu qu'il y ait de l'harmonie. Quand je crée un meuble, je ne me réfère pas à un quelconque concept, j'ai horreur de ce mot. Je commence à l'intuition, de façon très instinctive. Tout ce que j'ai appris m'est entré par les yeux, je n'ai jamais trop réfléchi, je ne suis pas un cérébral. J'ai une bonne équipe de cinq ouvriers à plein temps, mon chef d'atelier est là depuis 25 ans, il est lui-même créatif, il sait parfaitement prendre le relais de mes idées initiales. Vous pensez bien qu'on ne vient pas me voir pour le côté pratique d'un meuble (*sourire*), ce n'est pas la chose que j'envisage en priorité. C'est surtout l'esthétique, les bonnes proportions qui comptent. L'objet ne doit pas être trop lisse, il faut qu'il ait du caractère, mais qu'il ne se dévoile pas tout de suite entièrement.

Comment considérez-vous le rapport entre un être humain et l'objet qu'il possède ?

Un objet doit refléter une personnalité. Quand des clients me passent une commande, je vais les voir chez eux, j'essaie de cerner leurs goûts, leur psychologie. Mais on ne sort pas

gagnant à chaque fois, je peux me tromper, l'objet final peut ne pas plaire. C'est pour cela que je ne demande jamais d'arrhes. Je ne veux pas être lié. Si une création ne convient pas à mes commanditaires, ce n'est pas grave, je leur en imagine une autre. Je garde une très grande liberté par rapport à ça, c'est le pivot de mon travail et de ma façon de vivre.

Chez vous, vous êtes entourés de beaucoup de vos objets, mais peut-être encore davantage de collections éclectiques. Entre autres, vous semblez très attaché aux artisanats d'Afrique noire et de Chine.

J'adore la Chine, je m'y rends régulièrement depuis 1995. J'y ai même fait des porcelaines. Les chinois sont des épicuriens, ils ont le goût de la gastronomie et des beaux objets. Je suis fasciné par la vitesse de changement du pays. Quand j'ai connu Shanghai, j'avais l'impression qu'il n'y avait que trois ou quatre vélos, des champs au-delà du fleuve, et la tour de télévision. Quelle frénésie depuis ! Quant à l'Afrique, je trouve qu'il existe une grande diversité dans les statuettes. Toutes ces postures, tous ces visages, on ne les retrouve pas dans la sculpture européenne.

Quels sont les objets qui vous ont le plus marqué dans votre carrière ?

Certains objets résistent mieux à l'épreuve du temps que d'autres. Mes bougeoirs de 1987, par exemple, je pourrais encore les vendre en quantité. Mais je n'ai pas de nostalgie. Le passé, je n'y pense jamais. Le futur, c'est aujourd'hui et demain. Après-demain n'existe pas. J'ai le bonheur d'avoir le confort matériel, et je ne suis entouré que de gens qui sont agréables avec moi. Que demanderais-je de plus ?

Propos recueillis par Hervé Brunaux

Galerie Mougin, 30 rue de Lille, 75007 Paris.
<http://www.galeriemougin.com>

À lire aussi :

André Dubreuil, poète du fer, par Jean-Louis Gaillemin, éditions Norma.